

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 19

Artikel: Chez mon futur : [suite]
Autor: Audeval, Hippolyte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188241>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se y'é batolhi tant qu'ora dè cllião z'afférès, l'est tot bounameint po vo conta sta z'ice que montré que quand on a dè l'idée on pão repondrè sein avái tant recordâ.

A la vesita de stu sailli, lo régent qu'avái bin expliquâ ai z'einfants ti cllião novés z'afférès d'ora, demandé à n'on bouébo :

— Pourquoi, quand on met du lait chaud et pur dans un vase, la crème se forme-t-elle à la surface?

— C'est paceque le fritier ne pourrait pas aller écramer à fond du bagolet, repond lo bouébo.

Histoire d'un pantalon.

Un peintre étranger, qui paraissait vouloir étudier nos paysages, et disant s'appeler de Carotin, était depuis plusieurs semaines dans un hôtel de Genève, mangeant et buvant bien, dormant mieux, mais peu soucieux d'acquitter sa note. En vain, le garçon la lui avait présentée à diverses reprises, il en avait toujours remis le paiement à un lendemain problématique.

Le maître d'hôtel, qui avait conçu des doutes sur la solvabilité de ce personnage, résolut d'en finir; et comme il craignait que son débiteur, qui, pour tout gage, n'avait que ce qu'il portait sur lui, ne disparût un beau matin, il dit au garçon : « Jean, tu brosses chaque jour les effets de ce monsieur ? Eh bien, demain matin, de bonne heure, tu lui retiendras son pantalon. Il faudra bien alors, s'il veut sortir, qu'il s'exécute. »

Le lendemain matin, le peintre s'éveilla vers dix heures. C'était son habitude, à ce cher homme, de dormir la grasse matinée. Il jette les yeux sur sa garde-robe et, n'y voyant pas son pantalon, il comprend les desseins de son hôte :

— « La bonne affaire ! s'écrie-t-il en sautant à bas du lit. Je n'aurais jamais changé de maison, mais puisque la voilà réglée maintenant... »

En un tour de main, il est habillé. Les bottes sont hautes, son pardessus très long. Il se boutonne bien. Le voilà dans la rue.

Une demi-heure plus tard, notre artiste était installé à la pension **, dans une excellente chambre, où il se faisait servir à déjeuner, puis à dîner.

Le soir venu, il dépose ses effets à la porte pour qu'on les lui brosse et s'endort d'un sommeil calme et profond.

A huit heures du matin, on frappe à la porte. C'est le garçon qui lui rapporte ses effets tout propres, ses bottes bien luisantes.

— « Et mon pantalon ? fait-il.

— Votre pantalon ! répond le garçon, mais il n'y en avait pas !

— Quel scandale ! mon pantalon ! On m'a volé mon pantalon !

Et le peintre s'agitte, il crie, il tempête. En vain, le garçon veut-il lui présenter une observation. Il continue à vociférer. Il ne veut rien entendre.

— En voilà une baraque ! c'est indigne ! abominable !

Dans la maison, tout le monde est aux écoutes dans les couloirs. Le patron, à son tour, arrive tout essoufflé. Qu'y a-t-il donc ? Que s'est-il passé ? A

aucun prix, il ne veut d'un pareil scandale dans sa maison.

— Votre pantalon ! on vous l'a égaré, dites-vous ! Eh bien, c'est bon, on vous le remplacera, mais, de grâce, cessez vos cris.

— Oui, mais il y avait soixante francs dans une poche.

— Eh bien, on vous remettra vos soixante francs, mais finissons-en. »

Le peintre eut ainsi un pantalon neuf, plus soixante francs. Seulement, il paie cela bien cher aujourd'hui, attendu qu'il a été mis en état d'arrestation pour faits d'escroquerie.

CHEZ MON FUTUR

IX

— Vous comptez épouser le vicomte ! interrompit la baronne croyant trouver dans ces conseils une intention intéressée.

— Je ne le reverrai plus, madame.

— Oh ! ni moi non plus, mademoiselle.

Et la baronne ajouta avec animation :

— C'est là le plus piquant de l'aventure. A vouloir courtiser deux femmes à la fois, on risque de n'obtenir ni l'une ni l'autre. Moi, je ne m'exposerai plus à la jalousie de mon mari. Une nouvelle scène comme celle qui vient d'avoir lieu me tuerait. Vous, vous jugez avec raison que la conduite du vicomte est inqualifiable. Solliciter votre main alors que, tout dernièrement encore, il me jurait... Faisons un serment, Emmeline, voulez-vous ?

— Lequel ?

— Celui de ne jamais revoir le vicomte.

— Je viens de vous dire que telle est ma détermination, répliqua Emmeline avec impatience.

— Puis, comme pour justifier son air préoccupé :

— Je dois vous prévenir que mon frère va arriver, reprit-elle, il m'a amenée ici ; il en est sorti pour réparer un oubli, mais il ne saurait tarder maintenant. Voyez si vous voulez l'attendre.

— Vous êtes accompagnée de votre frère ! s'écria la baronne. Et vous me laissiez il y a un instant vous accuser d'être venue seule ! Oh ! je vous comprends. Mademoiselle de Nacqueville n'avait pas de comptes à me rendre ! Mademoiselle de Nacqueville se place assez haut pour braver la médisance et ne daigne donner à personne des explications de sa conduite ! Adieu. Je vous remercie de m'avoir avertie que votre frère va arriver. Non, certes, je ne veux pas le voir. Ma présence ne manquerait pas de l'étonner. Elle lui fournirait matière à des commentaires sans fin. Quelle heure est-il donc ?

La baronne se rapprocha de la cheminée.

— Elle va reprendre sa lettre, pensa Emmeline.

Cette supposition était toute naturelle. La première chose à faire en effet, puisque Christine rompt toutes les relations avec le vicomte, c'était de supprimer le billet qu'elle lui avait écrit et qu'elle avait déposé dans le socle de la pendule Louis XIV.

Emmeline, par discrétion et générosité, se retira dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était censée ignorer qu'un billet fut caché là, elle voulut accorder à la baronne toute la latitude de le retirer sans avoir à en rougir. La jeune fille cependant, tout en ayant l'air de regarder dans le jardin, suivit du coin de l'œil tous les mouvements de la jeune femme, qui, au lieu d'enlever le papier, s'assura seulement par un coup d'œil rapide, qu'il était toujours là, bien caché.

Puis la baronne traversa le salon pour gagner la porte, en adressant quelques mots d'adieu à Emmeline.

— Vous n'oubliez rien ? ne put s'empêcher de dire la jeune fille.

— Non.

— Vous êtes certaine de ne rien oublier ?

— Rien.

Et la baronne en riant :

— Savez-vous ce que nous devrions faire, mademoiselle ? Nous devrions nous cotiser pour acheter et envoyer au vicomte de Boisricheux un exemplaire des Fables de La Fontaine, avec une marque au crayon à ce vers :

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois ; ce serait une petite vengeance. Je plaisante. Pourquoi pas ? Le vicomte n'est pas à plaindre. Il n'a que ce qu'il mérite. Adieu, adieu... ou plutôt, au revoir !

Elle sortit.

Oh ! quelle fausseté ! se dit Emmeline. Je ne puis y croire encore. Et cependant l'évidence est là. Si la baronne était sincère, elle eût repris son billet. Mais non... Je raisonne mal et je la calomnie. Cette missive est probablement un avertissement, un dernier adieu transmis au vicomte par la baronne à la suite du retour du mari. Alors, elle a bien fait de ne pas y toucher, puisque ce qui vient de se passer l'a encore plus décidée à une rupture.

Mlle de Nacqueville courut à la pendule, dont elle ouvrit d'une main ferme la porte vitrée. Elle retira du fond du socle le billet de la baronne et le lut avidement.

Il était ainsi conçu :

« Où êtes-vous donc ? Est-ce déjà à moi de vous chercher ? Je vous ai adressé un mot au château de Boisricheux, dans le cas où vous y seriez, et je vous écris ceci chez vous, en prévision de votre séjour à Paris. Nous allons aux eaux de Pyrmont, pour deux mois au moins. Tachez d'y être avant nous. Il est préférable de nous y précéder que de nous suivre. »

Un quart d'heure après, Olivier rentra et trouva sa sœur assise, tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle ne l'entendit pas venir.

— Elle s'est impatientée, ennuyée et endormie, pensait-il. Je vais l'éveiller.

Il revint doucement vers la porte, et imitant un huissier qui annonce, il dit d'une voix forte et bien timbrée :

— Monsieur le vicomte de Boisricheux ! Madame la marquise de Nacqueville ! Madame de Grandchamp !

Emmeline tressaillit et se leva en sursaut.

— Oh ! que tu es méchant ! dit-elle en voyant son frère rire aux éclats de sa plaisanterie.

— Une fantaisie ! répondit-il. Tu en as bien, toi, petite sœur, pourquoi n'en aurais-je pas ? La mienne est drôle, hein ? Allons, ris donc un peu.

— Tu as le petit grenadier ! demanda Emmeline.

— Oui. Il fait même un effet superbe sur le toit de mon fiacre. C'est tellement pastoral que cela finit par m'attendrir, et, tu ne me croiras pas, Emmeline, je me suis surpris à contempler avec plaisir les braves gens qui se rangeaient en haie sur mon passage pour apercevoir le bout de mon nez, en ayant l'air de se dire : Voilà un bon jeune homme qui va souhaiter la fête à sa maman. Ah ! ma chère, comme on calomnie les Parisiens ! Tout ce qui est sentiment et nature les touche et leur va au cœur.

(La fin au prochain numéro.)

Boutades.

On nous transmet cette jolie réponse, entendue à l'école de Cudrefin :

La maîtresse, s'adressant à sa classe :

— Que signifie se réconcilier ?

Silence complet sur tous les bancs... puis après quelques instants, un moutard lève timidement la main pour demander la parole.

La maîtresse : Eh bien ?...

L'élève : C'est quand on s'aime

On lit dans un journal de Bienne : « M. ***, pasteur américain, traitera des prophéties, qui s'accomplissent de nos jours, dans la salle de l'ancien bureau des postes, etc. »

Nous remarquons, dans *l'Echo de la Broye* du 2 avril, donnant un compte-rendu de la Commission constituante, cette charmante coquille : « ... Les écoles publiques doivent pouvoir être fréquentées par les adhérents de toutes les *confessions*, sans qu'ils aient à souffrir, etc. »

Une petite brochure à couverture jaune, répandue abondamment par un pharmacien du canton de Fribourg, porte ce curieux titre en tête de la page 15 : « *Des premiers secours à donner en cas d'accidents graves ou de mort violente.* »

Mme B*** engage une cuisinière, et lui fait toutes sortes de recommandations.

— Surtout, ma fille, lui dit-elle en terminant, faites bien attention au feu ; j'ai une peur terrible des incendies.

— Oh ! madame peut-être tranquille, répond le cordon-bleu, il y a presque tous les soirs un pompier dans la cuisine.

Entre deux désœuvrés !

— Tu sais, j'en ai assez de cette vie-là. Je suis absolument à sec, et les créanciers aboient que c'est une bénédiction.

— Patience, tout ça peut s'arranger...

— Oh ! ma résolution est prise. Je suis bien décidée à quitter la terre...

— Te suicider ?...

— Non, je m'embarque !

Soirée de famille.

Un jeune prodige exécute sur le piano une symphonie non moins militaire que pastorale.

Les parents se pâment d'admiration.

— Hein ? s'écrie la tante en s'adressant à son voisin, est-ce assez joli ? Comme c'est ça ! comme c'est rendu ! On entend le bruit des soldats et des passants qui s'éloignent.

— Ah ! fait le voisin, s'ils pouvaient seulement emporter le piano !

OPÉRA. — Notre troupe, qui obtient de jour en jour de nouveaux succès, nous donnera demain une seconde représentation de :

François les bas bleus,

charmant opéra-bouffe d'une aussi grande vogue que la *Fille de Madame Angot*, et dont la mise en scène est très soignée.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie